

Les culpabilités de Boris Schreiber

Né de parents russes à Berlin, en 1923, venu très tôt en France, auteur en 1958 d'un premier roman, Le Droit d'asile, Boris Schreiber n'a cessé d'intriguer la critique. À chacun de ses livres, celle-ci se demande où le classer, marque ou sa surprise ou son agacement et, désarçonnée, l'oublie assez vite, pour se rappeler, à l'œuvre suivante, qu'il est un romancier avec qui il faut compter. Toute son originalité et toutes ses contradictions se retrouvent dans La Descente au berceau, qu'il y a lieu de considérer comme son œuvre la plus ambitieuse, la plus ample et la plus ample complexe. Écrite au cours de sept longues années, elle est aussi la somme d'un être pour qui rien n'est facile ni simple.

La DESCENTE AU BERCEAU
de Boris Schreiber
Luneau Ascot Ed. 119 F.

Son univers, on le cernait jusqu'ici à travers des livres d'exil et de fuite, de peur et de pitié, dans une Europe décrite comme une sorte de purgatoire de l'identité à jamais perdue et à jamais indéfinissable ; tel se présentait, par exemple, *Les Heures qui restent*, en 1959. Ailleurs, les bourreaux de soi-même et les victimes se contentaient ou de ressasser leur passé ou d'imaginer à leur impuissance des visages illusoire : ils se donnaient rendez-vous pour ne pas se reconnaître. Ainsi apparaissaient *La Rencontre des absents* en 1962 et *L'Organeau* en 1982. Enfin, des voyages ou réels ou imaginaires au bout de la nuit des consciences emportaient parfois des chevaliers de l'absolu aux antipodes, comme dans *L'Évangile selon Van Horn*.

La Descente au berceau ressemble à tous ces livres et, par son envergure, les rassemble. Tout y est illusion, démesure et marathon vers l'inconnu. La première partie, la plus étonnante et la plus irréductible, au lieu de mettre en scène une aberration, en conjugue deux. L'une est dans l'état d'esprit d'un éternel fuyard qui ne possède rien, sauf un peu d'argent : Joël ne s'appelle pas ainsi et s'il a un domicile, c'est à Vienne qu'il est venu tenter le destin. Il se cherche et se hait en même temps, de sorte qu'il est disponible dès lors qu'il ne peut se supporter. D'ailleurs, n'est-il pas, en pensée du moins, coupable de l'extermination des siens, à moins qu'il se fût borné de la souhaiter avant qu'elle ne se produise, sans son concours ? Il est mesquin et inspiré, faible et hors de lui, ardent et ignoble. À cette aberration vient s'en greffer une autre : celle d'un devin – ou charlatan – qui se prépare à récrire la Bible.

Joël saute sur l'occasion : pourquoi ne pas demander à ce faux prophète d'inscrire son nom dans le Nouveau Testament ? Pour cela – logique de demi-fou ou d'illuminé – il faut montrer quelque mérite. Après beaucoup de palabres, on se met d'accord. Joël aura son nom dans le livre saint, à condition qu'il aille en Amérique latine débusquer et châtier quelques nazis qui s'y cachent. N'étant qu'une peau sans usage, Joël remplira cette mission : cela fera un exil utile à d'autres. L'aberration sert de base à une action plus ou moins noble ; en tout cas Joël, soudain, se sent acceptable.

La deuxième partie dépeint, dans le passé, la jeunesse de Joël. Elle se veut plus aimable et plus lyrique. Joël est amoureux et il essaie de vivre et de penser comme les autres : jolis paysages, pièges convenus de la passion. Il devient assez vite évident que cette sagesse ne convient pas à Joël. Est-il seulement doué pour une existence tranquille, à sens unique ? Il finit par se rendre odieux, malgré tous ses efforts. Il a, dans le sang, le besoin de se méfier de ceux qu'il aime. Et il se méfie d'avantage encore de soi-même. Il aspire au malheur ou, dans le meilleur cas, à la rupture. Ainsi, les culpabilités se feront plus enivrantes. Tout ce qui n'est pas échec manque d'intérêt.

La troisième partie du roman conte les aventures de Joël dans la jungle américaine. Il agit en explorateur et en justicier. Il a effectué un si long itinéraire, que les valeurs – ou leur manque – évoluent, et ne sont plus ce qu'elles étaient. Les mobiles s'estompent et l'instinct connaît aussi d'étranges métamorphoses. Joël déteste son passé, méprise son présent : est-il certain de faire encore confiance à son avenir ? Au lieu d'accomplir sa mission, il tergiverse, analyse les moindres activités des Allemands qu'il a réussi à démasquer et se désole de la nature humaine. Il s'attache à une petite guenon : que lui importent, dès lors, les attitudes et les responsabilités des uns et des autres ! S'il n'approuve pas les Allemands, il finit par les comprendre.

Toute cette partie est admirable de tension. Comprendre, pour un amateur d'illumination, est-ce un échec de plus, ou une victoire ? Le dialogue avec les Allemands, fautifs ou pas, est au fond le seul qui lui réussisse. Les victimes ne peuvent se retrouver que dans l'émotion des bourreaux. Se mettre dans la peau des autres, psychiquement, n'est-ce pas condamner à jamais ses propres hantises ? Du coup, Joël renonce à sa mission et à voir son nom dans un livre hypothétique, qui ne sera sans doute jamais écrit. Il lui reste à souhaiter la mort ; celle-ci sera indifférente : pas même une délivrance, pas même un apaisement.

Ce livre hors du commun s'impose par une magie et un ton inimitables. On ne peut le lâcher et il est coûteux pour les nerfs, pour la logique, pour le confort intellectuel. Il faut le prendre ainsi, et ne pas essayer d'en extrapoler les éléments. Il n'est certes pas sans défauts : il abonde en mollesse soudaines, en baisses de tension et en va-et-vient divers qui nuisent à l'action. Il frise parfois l'abstraction et ne craint pas de se répéter. En revanche, il va au bout extrême de l'irrecevabilité du *moi*, là où l'homme est pour l'homme un enfer toujours changeant. On évoquera les expressionnistes allemands, en particulier Kafka, mais aussi Alfred Kubin, l'auteur de *L'Autre côté*. On fera aussi des rapprochements avec le Dostoïevski le plus désespéré. Mais est-ce du désespoir ou un besoin de s'étourdir ? Des dialogues inoubliables émaillent le roman, qui devrait, pour les esprits imbus de clarté, proposer quelques clefs palpables. Boris Schreiber a une façon de se crucifier qui ne ressemble à aucune autre. Le supplice d'être rejoint ici, un souffle étrange et quelquefois épique.

A. Bt.